

Olivier,

Je viens de lire ton roman, *À l'ouest*.

Me voilà désarmé (parce qu'il m'a laissé nu et meurtri) ; me voilà étonné (parce que la poésie étonne toujours).

Ton livre est dur. Mais c'est qu'il le faut. J'ai pensé à ce titre de Sylvia Plath : *La Cloche de détresse*. Il est violent comme cette image. Entre les lignes. Ce qui est pire ; je veux dire : plus frappant.

Tout le long, on entend un appel. Ça crie d'une façon très singulière : on *voit* tes personnages crier mais c'est comme si quelqu'un avait coupé le son. Il ne reste plus que des bouches béantes et déchirées, comme Munch a su en peindre. Cet appel muet est bouleversant.

Il y a ça qui se joue dans ton livre, dans une pudeur violente, d'autant plus violente qu'elle ne se montre qu'en filigrane, je le répète. Tu n'expliques rien. C'est là. Ça s'est abattu sur nous. C'est terrible.

Ton livre est dur et on va te le reprocher. Tu le sais, n'est-ce pas ? Mais tu sais aussi bien que moi que l'écriture exige ça.

Lorsque Georges Heinein a lu le premier roman de Calet, il lui a écrit une lettre qui finissait ainsi : « Vous, du moins, en avez fini

avec la LI-TE-RA-TU-RE. Vous êtes du côté de la vie. C'est-à-dire du côté de la merde. Continuez Monsieur ».

Bien à toi.

Arnaud

Arnaud,

Merci pour ta lettre. Vraiment. C'est étrange, au final, ce sentiment. D'avoir touché la cible, une cible. On écrit dans le désert, on est pas si nombreux là-dedans et finalement la voix porte, trouve une oreille, la langue est commune, la lecture compréhensive et juste.

Hier j'ai feuilleté à nouveau ta *Route de Midland*. Je n'aime rien tant que les livres qui résistent. Dont j'ignore les secrets, la petite cuisine. Dont les ficelles me demeurent invisibles. Le tien est de ceux-là. De ceux que je n'ai jamais pu ne peux pas ne pourrai jamais écrire. Et pourtant déjà, il me suit, m'accompagne, plane sur mon travail d'écriture (je déteste cette expression « travail d'écriture », un jour un auteur m'a dit au sujet de « je vais bien » que c'était un très beau « travail d'écriture ». Ça m'a servi de leçon. J'ai compris qu'il fallait passer à autre chose, s'engager.).

J'ai commencé quelque chose de nouveau. Ton livre s'y insinue déjà. C'est ainsi, il y a deux types de livres, qui parfois se confondent : ceux qui me touchent comme lecteur, ceux qui me boulever-

sent en tant qu'auteur (je veux dire qui bouleversent mon écriture).
Je te range soigneusement au croisement de ces deux chemins.

Il fait moins beau aujourd'hui. Je suis un peu fatigué et Paris m'emmerde. Alors j'écris et je me demande si vraiment c'est ça, être du côté de la vie. J'ai sérieusement l'impression du contraire, je sens que profondément, écrire est un pas de côté, me met à côté.

Mille pensées.

Olivier

Olivier,

Je pensais à ça aussi lorsque je lisais le *Journal d'un écrivain* de Virginia Woolf : que l'écriture exige le retrait. C'est sans doute pour cette raison que pas mal d'auteurs ont une vie banale à pleurer (Flannery O'Connor : a-t-elle connu autre chose que l'écriture et ses paons ?). Tout ce qu'on met dans l'écriture, c'est un renoncement de plus, une absence de plus.

Si je me souviens bien, il y a juste un jour où Virginia Woolf regrette d'avoir consacré une journée à l'écriture. Un soir, elle se demande si elle ne devrait pas aller se promener, regarder le ciel avec Léonard au lieu d'écrire. Elle cite cette phrase (dont elle a oublié l'auteur) : « Que votre dernier regard soit pour tout ce qui est beau ». Le dernier regard. Tu vois où je veux en venir... Elle va donc se promener et... se suicide quelques jours plus tard.

Il faut avoir adoré la vie pour « mettre fin » comme ça, il faut avoir beaucoup attendu du monde et de sa beauté. Je ne sais pas si c'est ton cas, je ne suis pas sûr que ce soit le mien. Je trouve qu'on s'emmerde sacrément, à plusieurs exceptions près tout de même (Alix existe !). La vie est bien souvent sèche et ingrate. Alors, je n'ai aucun remords lorsque je me mets « à côté », comme tu dis. Je sais pourquoi je m'absente du monde, je sais pourquoi je veux vivre

d'autres vies (et pas simplement m'affronter dans l'écriture), pourquoi je trouve ma vie plus belle lorsque je la revis ou l'invente aux Etats-Unis, en Espagne, derrière le masque de personnages qui ne sont pas moi.

Tu peux me remercier : je t'écris pour te parler suicide et ennui. N'est-ce pas une preuve d'amitié (l'axiome étant : « Méfiez-vous des gens qui vous veulent du bien ») ?

La morale de l'histoire (puisque'il est toujours stupide mais rassurant d'essayer d'en trouver une), c'est que l'écriture aide à survivre. C'est un appel un peu vain, tu n'en sortiras pas consolé comme tu le pensais au moment d'écrire, mais quand même : tu te décourages moins vite, tu restes debout plus longtemps, tu jettes un pont vers... on ne sait trop qui. Et cet autre, il arrive qu'il soit là, que tu le rencontres. Oui, ça arrive à chaque livre, Dieu merci. Des lettres, des regards autour de toi qui te font dire que tu es un peu moins seul. C'est pour cette raison que je me fous totalement du destin de mes livres. Quand je ne serai plus là, je veux dire. Qu'importe les Panthéons éventuels. Les livres, c'est une absence au monde, puis une histoire de *vivants*. Ça vit parce qu'on vit. Alors il doit advenir quelque chose et ça, c'est une des règles du jeu que j'aime.

L'autre jour, L'Ecole des loisirs avait organisé une grande réunion avec des libraires, des journalistes. Geneviève m'a demandé de lire un extrait de *Mon Démon s'appelle Martin*. J'aime bien lire. Et les gens sont venus me dire à la fin de la rencontre qu'ils avaient été émus. C'était bon, tu n'imagines même pas. C'était très bon d'entendre ça. Comme de pleurer à deux. Sauf que je ne sais pas pleurer et que c'est un vrai problème...

Je ne m'excuserai pas pour cette lettre sinistre.

Je me contente de te dire que j'attends de tes nouvelles. « Que tu ailles bien ». Ou non.

Bien à toi.

Arnaud

Paris, le 4 septembre 2001

Arnaud,

Pardonne-moi pour le retard avec lequel je t'écris. Mais j'y ai pensé tous les jours. Vraiment. Ce qui te fait une belle jambe. Mais quand même, je pense à toi tous les jours. Il y a des tas de choses auxquelles je pense tous les jours sans jamais les réaliser. Ecrire un vrai livre, je veux dire un livre imprudent et cru, un livre dangereux et irresponsable. Me barrer sans laisser d'adresse. Me tirer une balle dans la tête, ce qui revient au même, selon Perros (les suicidaires ne veulent pas mourir, ils veulent disparaître). Arrêter de boire. Me mettre à boire sérieusement. Faire un régime. Grossir et devenir Jim Harrisson « physiquement ». Dire à chacun ce que je pense exactement et tirer un trait sur ceux qui m'emmerdent et que je garde auprès de moi un peu lâchement. Voilà. Tout un fatras de trucs adolescents mais comme dit Arno, l'autre, je ne veux pas être grand.

Ta lettre m'a fait un drôle d'effet. J'y ai lu ce drôle de malaise, cet appel souterrain que je connais intimement, profondément. Et plutôt que de t'écrire j'aurais voulu t'appeler, t'inviter à prendre un verre. Connement, je n'ai pas osé. Sans doute devrais-je y voir la

place incertaine que tu tiens auprès de moi. A la fois proche et lointaine. Evidente et timide. Précieuse et rare (pléonasme selon ces bonnes vieilles lois économiques dont on a goinfré mon pauvre cerveau durant ces cinq années d'études qui n'avaient rien de supérieures sinon l'abominable arrogance de mes camarades, leur suffisance et leur aisance à évoluer, à se projeter dans les délices de nos sociétés néolibérales). Et c'est étrange cette situation inversée, c'est étrange. Je comprends mieux (et j'en ai honte) ce drôle de phénomène qui a voulu que dans mes moments les plus noirs tout le monde s'est tenu à distance, tout le monde ou presque...

Après ça, ce temps d'hésitation à te répondre, t'appeler, je suis parti en vacances, j'en suis revenu presque reposé, ça ne m'était pas arrivé depuis plus d'un an de me sentir en repos de connaître un répit. J'en ai profité, j'ai fini le texte pour Geneviève, elle m'a appelé hier pour me dire qu'elle l'aimait, j'étais très ému, je te remercie encore parce que tout ça c'est parti de toi. Et puis il y a eu l'affolement du boulot et l'épuisement où me plongent ces dix heures quotidiennes. Je te dis tout ça pour t'expliquer. Il ne s'agit pas de me justifier. Juste t'expliquer ce silence. De toute façon je suis profondément négligeant. Je laisse traîner les choses tout en y pensant. Et je suis toujours surpris que l'on revienne vers moi, en dépit de ces signes que je n'adresse pas, de ces attentions que je n'ai pas.

Nous revoilà dans le cours des choses. La rentrée littéraire demeure ce drôle de cirque excitant et vain à la fois. J'avale les romans jusqu'à l'explosion. Certains sont très bons et ne me touchent pas. D'autres plus discutables mais cognent au ventre et aux larmes (sans doute est-ce en cela qu'ils sont discutables, cette dictature de

l'émotion, cette efficacité-là). Je suis au milieu du Philippe Besson, dont tu m'avais parlé, et je partage ton enthousiasme. C'est un bon livre. Et qui touche. Petit miracle qui me donne envie d'écrire.

Prends soin de toi (j'ai toujours aimé cette expression désuète, elle me fait penser aux vieux. Et à Ferré, j'ignore pourquoi). Ne m'en veux pas pour ce silence. Nous nous connaissons assez peu à vrai dire. Tu connais désormais l'un de mes défauts majeurs (avec la prétention me soufflerait-on si l'on m'entendait). L'amitié passe sans doute par ce dévoilement-là.

Olivier

Olivier,

Comment pourrais-je t'en vouloir ? J'ai bien fini d'être impatient. Je m'explique : solliciter plus que de raison des gens que j'admire – un peu à la manière d'une Carson McCullers ; Dieu qu'elle était pénible, semble-t-il, et collante. Ça ne sert à rien. Généralement, ça gâche tout et on s'aperçoit, de surcroît, qu'on n'avait rien à faire avec cette personne là, qu'on l'a totalement inventée ! Le temps fait tout naturellement venir à toi ceux qui ont réellement quelque chose à faire dans ta vie, et vice-versa – ta lettre me le prouve. Les rencontres se font à leur rythme, elles prennent leur temps, comme toi, et comme moi, maintenant que je ne suis plus un adolescent aux appels trop pressés.

Tout ça pour dire que tu ne dois pas t'excuser puisque tu n'es en rien coupable. Tu es juste coupable de m'avoir écrit une très belle lettre.

Je l'ai lue ce matin dans un drôle d'état. Couché trop tard, trop bu, levé trop tôt (personne ne m'y obligeait pourtant)... Je me suis dit que je te répondrais en rentrant de mon déjeuner. Le problème, c'est que je n'ai pas réussi à manger. J'ai commandé un énorme poulet (la brasserie était un peu chic et les serveurs hostiles à mon jean et à mon teint gris). Le poulet m'a répugné sitôt devant moi.

Grégoire m'a dit de me forcer mais je ne pouvais pas. Il a conclu : « Alors tu le payes mais surtout tu n'y touches pas. » Et c'est ce que j'ai fait. Par la vitre, on voyait tourner la roue des Tuileries où nous nous sommes fait peur avec Alix. Les nacelles sont petites et tu peux sauter à tout moment. J'aimerais connaître le taux de suicide là-haut. Sur ce, Grégoire m'a demandé si je savais comment est mort Nicolas de Staël. Je ne savais pas. D'après lui, il s'est jeté d'une falaise, mais il n'était pas sûr de ne pas l'avoir inventé. Et mon poulet m'attendait toujours, le serveur était de plus en plus mécontent (alors que je l'ai effectivement payé et qu'on l'aura resservi à quelque'un d'autre...). Grégoire m'a dit qu'un jour prochain, nous monterions dans la roue des Tuileries et jèterions de là-haut un poulet nommé Nicolas. Cette perspective m'a rendu le sourire et je l'ai laissé aller travailler.

Comme tu le vois, ça ne va pas très fort. Après cette semaine salubre à Lisbonne avec Alix, je suis resté travailler à Paris. On ne devrait jamais décréter que Paris est une ville merveilleuse en août. C'est tellement faux. On y est seul, ou presque. Je suis resté dans ma chambre à écrire. Tout le mois. Alors, certes, j'ai énormément travaillé, mais j'ai aussi beaucoup regardé mon plafond en me demandant où j'en étais, en tirant des bilans soit absurdes et catastrophistes, soit déchirants de vraisemblable. Une chose m'a fait du bien : lorsque Geneviève a lu les 60 premières pages de mon prochain roman pour *L'Ecole des loisirs*, elle m'a dit : « Tu es très triste en ce moment. » Ah, quelqu'un qui vous entend ! Une autre chose me sauve, évidemment : lire. Jean Rhys – lecture désespérante mais qui m'a laissé plus vivant, paradoxalement. Le livre d'Yves Pagès, très émouvant, celui de Valérie Mréjen, un formidable précis d'adultère ratée. Tout ça donne envie d'écrire, encore et encore. Ar-

rêtez de reprocher aux écrivains de trop écrire, bon Dieu. C'est ainsi que l'on survit. Il me semble l'avoir déjà écrit dans une lettre précédente...

J'ai appris à pleurer aussi.

J'aime ton envie d'écrire un livre « imprudent et cru », « dangereux et irresponsable ». Et je partage, tu l'auras compris, tout ce que tu m'écris dans ta lettre et que je ne répèterai pas parce que ça finirait par paraître très complaisant.

J'ai hâte de lire ton livre. De connaître Lorette. Et je te présenterai Tifas.

Bien à toi.

Arnaud

Arnaud,

J'ai reçu tes deux lettres. Les deux se répondent étrangement. La plus récente ne m'est pas adressée et pourtant disons le, je me la suis prise dans le ventre, la gueule, les poumons. Ca m'a laissé par terre, parce que la beauté crue et désespérée et calme à la fois me met toujours par terre. Cette hargne épuisée. Cette colère lasse. Cet abandon à la tristesse. J'ai pensé c'est étrange à ce texte qu'a écrit Alix, qu'elle m'a fait lire et qui s'intitule; je crois, « une cigarette ». Et déjà la lisant, me figurant son « héros », je t'avais vu. J'ai pensé aussi à ma propre lettre de Lisbonne (qu'as-tu fait de la tienne ?) où je parlais de "ce lent renoncement à ravalier les façades". J'ai pensé aux écrivains que j'aime au fond et aussi que peut-être, oui, finalement, la lettre pouvait parfois rencontrer la littérature.

J'ai pensé aussi à ces choses que je t'avais dites, cette envie d'écrire un livre imprudent, impudique, irresponsable, je ne sais plus... Je me suis dit que j'avais mis le feu aux poudres, allumé la mèche en disant ça et que pendant ce temps, moi, je rentrais bien sagement chez moi, j'ouvrais mon ordinateur et accumulait les masques comme jamais, multipliait les artifices fictionnels, ne lâchait surtout pas la bride. Je tiens ma folie en laisse comme d'autres

des chiens hargneux. J'ai un cutter dans la poche mais jamais rien ne s'y frotte. Je bois beaucoup mais jamais trop ou si rarement. Je pousse des cris, je fais le mariolle et c'est bien ça distrait. Je parle de mourir, je prends des médicaments, des petites pilules, je me mets en boule et j'attends que ça passe, ou que tout explose. Mais rien n'explose jamais. J'écris des textes que seuls portent la colère et le souffle morbide, la maladie et le désespoir et bien sûr je les cache bien au fond des disques durs, je leur donne des noms que je m'empresse d'oublier, certains m'effraient tant que je les supprime. Pomme Q et basta. Oublié tout ça. Reprenons. Les petites histoires. Reprenons ça, les petites histoires. Indécents, celles-là, au fond. Reprenons-les. Leur folie bien peignée, bien en cage. Reprenons ça. Et hop me revoilà dans mon petit costume, un peu à l'étroit mais on s'accommode, on s'accommode, on fait avec, me voilà tranquillement triste avec mon petit roman sous le bras, me voilà juste un peu bizarre avec mon petit roman dont on dira « c'est un peu sombre tout de même » et oui ma bonne dame, c'est un peu sombre, mais que voulez-vous, il en faut pour tous les goûts... Au final il faudrait écrire des livres comme si vraiment on était sûr de mourir ou de disparaître juste après le point final. Et encore. Même là, même là on penserait aux proches, on y penserait, on y pensera, on y pense, au mal qu'on va faire, à leur tristesse, leur colère. Alors reprenons.

Il fait nuit et c'est l'hiver en septembre. J'ai envie d'une bière ou d'autre chose. « Tout luit, tout brille, mais rien ne brûle » chante Miossec tandis que je t'écris. J'ai la sévère impression qu'il me parle, ce salopard. Demain je pars à Manosque. Nous nous y verrons. Je déteste ça, ce qui m'attend, ces cinq jours qui vont me broyer, cinq

jours de sourires polis, de mondanités diverses, de fatigue et de nerfs qui lâchent. Cinq jours sans écrire aussi. Nous nous y verrons sans nous voir, nous nous parlerons sans nous parler. Mais ce n'est pas grave. Rien n'est grave. On verra bien.

Olivier